

Émile Verhaeren

Flamandes

Poésies

TV5MONDE

La télévision qui aime les livres

Flamandes

Poésies



Apprenez et
enseignez

le
français


avec
TV5MONDE

TV5MONDE, la chaîne qui donne envie
d'apprendre et enseigner le français

Pour les apprenants : apprendre.tv5monde.com

Pour les enseignants : enseigner.tv5monde.com

 www.facebook.com/tv5mondelanguefrancaise

 EnseignerTV5 et ApprendreTV5

TV5MONDE

Émile Verhaeren

Flamandes

Poésies

À MAITRE JEAN RICHEPIN

Les vieux maîtres

Dans les bouges fumeux où pendent des jambons,
Des boudins bruns, crevant leurs tissus de vessies,
Des grappes de poulets, des grappes de dindons,
D'énormes chapelets de volailles farcies,
Tachant de rose & blanc les coins du plafond noir,
En cercle, autour des mets entassés sur la table,
Qui saignent, la fourchette au flanc dans un tranchoir,
Tous ceux qu'auprès des brocs la goinfrerie attable,
Craesbeke, Brakenburgh, Teniers, Dusart, Brauwer,
Avec Steen, le plus gros, le plus ivrogne au centre,

Sont réunis, menton gluant, gilet ouvert,
De rires plein la bouche & de lard plein le ventre.
Leurs commères, corps lourds où se bombent les chairs
Dans la nette blancheur des linges du corsage,
Leur versent à jets longs de superbes vins clairs,
Qu'un rais d'or du soleil égratigne au passage,
Avant d'incendier les panses des chaudrons.
Elles, ces folles, sont reines dans les godaillies,
Que leurs goulus d'amour, en flamands, en lurons,
Mènent comme au beau temps des vieilles truandailles,
Tempes en eau, regards en feu, langue dehors,
Avec de grands hoquets, scandant les chansons grasses,
Des jurons crachés drus, des luttes corps à corps
Et des coups assommés à broyer leurs carcasses,
Tandis qu'elles, le sang toujours à fleur de peau,
La bouche ouverte aux cris, le gosier aux rasades,
Après des sauts de danse à fendre le carreau,
Des chocs de corps, des heurts de chair & des bourrades,
Des lèchements subis dans un étreignement,
Toutes moites d'ardeurs tombent dépoitraillées.

Une odeur de mangeaille au lard, violemment
Sort des mets découverts ; de larges écuellées
De jus fumant & gras, où trempent des rôtis,
Passant & repassant sous le nez des convives,
Excitent d'heure en heure à neuf leurs appétits.
Dans la cuisine, on fait en hâte les lessives
De plats vidés & noirs qu'on rapporte chargés,
Des saucières d'étain collent du pied aux nappes,
Les dressoirs sont remplis & les celliers gorgés.
Tout autour de la salle, où rougeoient ces agapes,
Pendent à des crochets paniers, passoires, grils,
Casseroles, bougeoirs, briquets, cruches, gamelles,
Dans un coin, deux magots exhibent leurs nombrils,
Et trônent, verre en main, sur deux tonnes jumelles.
Et partout, à chaque angle ou relief, ici, là,
Au pommeau d'une porte, aux charnières d'armoire.
Au pilon des mortiers, aux hanaps de gala,
Sur le mur, à travers les trous d'une écumoire,
Partout, à droite, à gauche, au hasard des reflets,
Scintillent des clartés, des gouttes de lumière,

Dont l'énorme foyer – où des coqs, des poulets,
Rôtissent tout entiers sur l'ardente litière –
Arrose, avec ses feux qui chauffent le festin,
Le décor monstrueux de ces grasses kermesses.

Nuits, jours, de l'aube au soir & du soir au matin,
Eux, les maîtres, ils les donnent aux ivrognesses.
La farce épaisse & large en rires, c'est la leur :
Elle se trousse là, grosse, cynique, obscène,
Regards flambants, corsage ouvert, la gorge en fleur,
La gaieté secouant les plis de sa bedaine.
Ce sont des bruits d'orgie & de rut qu'on entend
Grouiller, monter, siffler de sourdine en crécelle,
Un vacarme de pots heurtés & se fendant,
Un entrechoquement de fers & de vaisselle.
Les uns, Brauwer & Steen, se coiffent de paniers

Brakenburg cymbalise avec deux grands couvercles,
D'autres raclent des grils avec les tisonniers,
Affolés & hurlant, tous soûls, dansant en cercles
Autour des ivres-morts, qui roulent, pieds en l'air.

Les plus vieux sont encor les plus goulus à boire,
Les plus lents à tomber, les plus goinfres de chair ;
Ils grattent la marmite & sucent la bouilloire.
Jamais repus, jamais gavés, toujours vidant ;
Leur nez luit de lécher le fond des casseroles.
D'autres encor font rendre un refrain discordant
Au crincrin, où l'archet s'épuise en cabrioles.
On vomit dans les coins ; des enfants gros & sains
Demandent à téter avant qu'on les endorme,
Et leurs mères, debout, suant entre les seins,
Bourrent leur bouche en rond de leur téton énorme.
Tout gloutonne à crever, hommes, femmes, petits ;
Un chien s'empiffre à droite, un chat mastique à gauche ;
C'est un déchaînement d'instincts & d'appétits,
De fureurs d'estomac, de ventre & de débauche,
Explosion de vie, où ces maîtres gourmands,
Trop vrais pour s'affadir dans les afféteries,
Campaient gaillardement leurs chevalets flamands
Et faisaient des chefs-d'œuvre entre deux souleries.

Tels apparaissent-ils dans leur siècle troublé,
Dans leur patrie en feu sur le brasier des guerres,
Dans un décor de haine & de sang maculé,
Tous réunis en joie & levant coude & verres,
Répercutant au Nord, en pays néerlandais,
À travers la fumée épaisse des batailles,
Le rire large ouvert de François Rabelais,
Maître des grands repas & des grosses mangeailles.

La vachère

Le mouchoir sur la nuque & la jupe lâchée,
Dès l'aube, elle est venue au pacage, de loin ;
Mais sommeillante encore, elle s'est recouchée,
Là, sous les arbres, dans un coin.

Aussitôt elle dort, bouche ouverte & ronflante ;
Le gazon monte autour du front & des pieds nus ;
Les bras sont repliés de façon nonchalante,
Et les mouches rôdent dessus.

Les insectes de l'herbe, amis de chaleur douce
Et de sol attiédi, s'en viennent, à vol lent,
Se blottir, par essaims, sous la couche de mousse,
Qu'elle réchauffe en s'étalant.

Quelquefois, elle fait un geste gauche, à vide,
Effarouche autour d'elle un murmure ameuté
D'abeilles ; mais bientôt, de somme encore avide,
Se tourne de l'autre côté.

Le pacage où pousse en tas la floraison belle,
Encadre la dormeuse à souhait : comme en lui,
La pesante lenteur des bœufs s'incarne en elle
Et leur paix lourde en son œil luit.

La force, bossuant de nœuds le tronc des chênes,
Avec le sang éclate en son corps tout entier ;
Ses cheveux sont plus blonds que l'orge dans les plaines
Et les sables dans le sentier.

Ses mains sont de rougeur crue & rêche ; la sève,
Qui roule à flots de feu dans ses membres halés,
Bat sa gorge, la gonfle, et, lente, la soulève
Comme les vents lèvent les blés.

Midi d'un baiser d'or la surprend sous les saules.
Et toujours le sommeil s'alourdit sur ses yeux,

Tandis que des rameaux flottent sur ses épaules
Et se mêlent à ses cheveux.

Art flamand



Art flamand, tu les connus, toi,
Et tu les aimas bien, les gouges
Au torse épais, aux tétons rouges ;
Tes plus fiers chefs-d'œuvre en font foi.

Que tu peignes reines, déesses,
Ou nymphes émergeant des flots
Par troupes, en roses îlots.
Ou sirènes enchanteresses,

Ou femelles aux contours pleins,
Symbolisant les saisons belles,
Grand art des maîtres, ce sont elles.
Ce sont les gouges que tu peins.

Et pour les créer grasses, nues,
Toutes charnelles, ton pinceau
Faisait rougoyer sous leur peau,
Un feu de couleurs inconnues.

Elles flamboyaient de tons clairs,
Leurs yeux s'allumaient aux étoiles,
Et leurs poitrines sur tes toiles,
Formaient de gros bouquets de chairs.

Les Sylvains rôdaient autour d'elles,
Ils se roulaient, suant d'amour,
Dans les broussailles d'alentour,
Et les fourrés pleins de bruits d'ailes,

Ils amusaient par leur laideur,
Leurs yeux, points ignés, trouant l'ombre,
Illuminaient dans un coin sombre
Leurs sourires, gras d'impudeur.

Ces chiens en rut cherchaient des lices ;
Elles, du moins pour le moment,
Se défendaient frileusement.
En resserrant un peu les cuisses.

Et telles, plus folles encor,
Arrondissant leurs hanches nues,
Et leurs belles croupes charnues,
Où cascadaient leurs cheveux d'or,

Les invitaient aux assauts rudes,
Les excitaient à tout oser,
Bien que pour le premier baiser
Ces gouges-là fissent les prudes.



Vous conceviez, maîtres vantés,
Avec de larges opulences,
Avec de rouges violences,
Les corps charnus de vos beautés.

Des femmes blanches & moroses,
Ne miraient pas dans vos tableaux, –
Comme la lune au fond des eaux,
Son étisie & ses chloroses –

Leurs fronts tristes comme les soirs,
Comme les dolentes musiques,
Leurs yeux malades de phtisiques,
Où micassent les désespoirs.

Leurs grâces fausses & gommées,
S'allanguissant sur les sofas,
Dans des peignoirs en taffetas
Et des chemises parfumées.

Vos pinceaux ignoraient le fard,
Les indécences, les malices

Et les sous-entendus de vices,
Qui clignent de l'œil dans notre art,

Et les Vénus de colportage,
Les rideaux à demi tirés,
Les coins de chair moitié montrés
Dans les nids du décolletage,

Les sujets vifs, les sujets mous,
Les Cythères des bergeries,
Les pâmoisons, les hystéries,
L'alcôve – Vos femmes à vous,

Dans la splendeur des paysages,
Et des palais, lambrissés d'or,
Dans la pourpre & dans le décor
Somptueux des anciens âges,

Vos femmes, suaient la santé,
Rouge de sang, blanche de graisse ;
Elles menaient les ruts en laisse
Avec des airs de royauté.

À MAITRE EDMOND PICARD

Les plaines

Partout d'herbes en Mai, d'orges en Juillet pleines,
Devant soi, de côté, depuis le sable ardent
Et les marais sur la Campine s'étendant,
Des plaines, jusqu'aux mers du Nord, partout des
plaines !

Autour du plus petit village, où le clocher,
Aigretté d'un coq d'or & reluisant d'ardoises,
Grandit sur des maisons hautes de quatre toises,
Auprès du bourg pêcheur & du bourg maraîcher,
Toujours, si large & loin que se porte la vue,
Là-bas, où des bœufs noirs beuglent dans les terreaux,

Où des charges de foin passent par tombereaux,
Et plus loin encore, où quelque voile entrevue,
Toute rouge, sur fond diaphane & vermeil,
Fait deviner les flots, la chanson matinière
Des marins qui s'en vont au large, & la rivière
Que sabrent les rayons lamés d'or du soleil,
Partout, soit champ d'avoine, où sont les marjolaines,
Coins de seigle, carrés de lins, arpents de prés,
Partout, bien au-delà des horizons pourprés,
La verte immensité des plaines & des plaines !

|

Sous les premiers ciels bleus du printemps, au soleil,
Dans la chaleur dorée à neuf, elles tressaillent.
On dirait qu'elles sont surprises du réveil,
Qu'elles ne sentent pas les sèves qui travaillent,
Tellement le sol tarde à secouer l'hiver.
Même, quand les vergers dressent les houppes blanches

De leurs pommiers, que la feuille, papillon vert,
S'est attachée & bat de l'aile au long des branches,
Les terreaux sont encor complètement à nu ;
L'eau des fossés déborde & les terres sont sales,
L'orée & le sentier boueux, le bois chenu,
Bien que Mars ait craché ses poumons en rafales.
Pourtant l'on voit déjà des groupes de fermiers,
Avec leurs lourds chevaux, lustrés de blancheurs crues,
Dans les champs, divisés par cases de damiers,

Couper le sol, tout droit, au tranchant des charrues.
Déjà l'on sème. Un grand vieillard, qui va rêvant,
Semoir autour des reins, jette à pleines poignées
Les graines d'or, qu'abat un brusque coup de vent.
Les sillons sont à point ; les bêches alignées
Reluisent d'un feu blanc sous les coups du soleil,
Or voici Mai, le mois des fleurs aromatiques,
Et servantes & gars, en rustique appareil,
Habits usés, bras nus, sabots au bout des piques,
Qui de l'aurore au soir vont peiner aux labours.
Dès lors, les champs sont pleins, les fermes délaissées.
On en remet la garde aux chiens veilleurs des cours.
La glèbe, avec des mains calleuses, convulsées,
Avec fièvre, avec joie, avec acharnement,
La glèbe, pied par pied, coin par coin, est conquise.
Partout la lutte & la sueur, le groupement
Des efforts, arrachant la récolte promise :
Femmes sarclant le lin, hommes tassant l'engrais,
Chevaux traînant la herse à travers les cultures,
Pendant qu'autour, flattés de soleil, de vents frais,

Les trèfles verts, les foins en fleur, les emblavures,
Les massifs, que l'on voit remplir l'horizon clair,
Les jardins, les taillis, les vergers, les fleurettes,
Roulent leur bonne odeur excitante dans l'air,
Où chante, ailes au vent, un millier d'alouettes.



Mais que des mois plus chauds mettent fin aux jours
frais,

Que Juin sur les étangs aplanisse les rides,
Le calme des temps lourds pénètre les forêts
Et fait peser sur tout des silences torrides.

Sous les éclats cuivrés & flambants du soleil
Languit la frondaison des chênes, sur les routes
Un sable jaune & fin cuit dans un clair sommeil
Au ras des fossés verts les mousses sèchent toutes.

Une atmosphère ardente encercle la moisson ;
D'âcres vapeurs, venant de marais noirs, enfument
Tout l'espace enfermé dans le vaste horizon,
Où les orges, aux feux méridiens s'allument.

Où les seigles, chargés à leurs sommets d'épis,
Les dressent en pompons sur leur tige membrue,
Couvrant le sol entier du jaunissant tapis,
Que seul, le trèfle en fleur, plaque de verdure crue.

Alors par-dessus ces champs remplis, un grand vent,
Un vent du Sud, traînant, voluptueux, oppresse
Avec le va & vient de son souffle énervant,
La campagne vautrée en sa lourde paresse.

Un tressaillement d'or court au ras des moissons,
La terre sent l'assaut du rut monter en elle,
Son sol générateur vibrer de longs frissons,
Et son ventre gonfler de chaleur éternelle.

De partout sort le flot des germes fécondants,
Condensés en nuage épaissi de poussières
Et qui descend baigner d'amour les blés ardents.
On dirait voir fumer de géantes braisières,

Des débris d'incendie encor chauds. Chaque arpent,
Chaque tige entrouverte est entourée & prise,

Des vibrations en font l'assaut, éperdument,
Et l'union se fait dans des moiteurs de brise.



Voici l'automne, à son heure, à son jour. Les bois
Dans le vert des massifs se corrodent de rouille,
Là-bas, à l'horizon, leur dos porte le poids
D'un ciel joyeux, bien qu'un nuage au loin le brouille.
On dirait un amas monstrueux de granit.
Les courants du Nord-Est traversent l'étendue ;
L'ombre au soleil oblique & délustré, grandit.
Au soir tombant, la voix des cloches entendue,
Pendant que choient sur les chaumes, les cours, les
seuils,
Des branches que l'automne une à une a séchées,
Fait songer aux hivers dolents & sourds, aux deuils,
Aux tempêtes faisant leurs bruits de chevauchées.
Très haut, droit devant eux, passe un vol de canards,
Et leur voix traversant les plaines assoupies
Éveille dans les champs, les parages bavards
Et les cris querelleurs des geais avec les pies ;
Des oiseaux migrateurs autour d'un grand clocher,
Volant, planant, sifflant, forment leurs ribambelles,
Et si le vent tombant leur permet d'y percher,
Les ailes des moulins sont noires d'hirondelles
Et les angles des toits sont blancs de passereaux.
Tout, jusqu'aux horizons d'où les soirs d'or descendent,
Les routes, les marais, les drèves, les terreaux
Est comme enveloppé de fins brouillards qui pendent,
Et ce sont, paraît-il, les gazes, que lutins,
Sylphes & farfadets, vêtent au clair de lune,
Et qui sèchent, le jour, aux arbres des chemins.

Mais si l'aurore est triste & si morne est la brune,
Souvent encor, le plein midi redevient gai.
Un désir de printemps vient raviver l'automne :

Le grand ciel resplendit, comme un décor de Mai.
Sur les bois où le roux parmi les verts détonne,
Les cours, les bords des prés, les enclos, les jardins,
Et les vergers, brodant ceinture à chaque ferme,
Refont, avec les fleurs aux tons crus & soudains,
Avec les hauts bosquets que leur cercle renferme,
L'explosion de vie à l'approche des deuils.
Là, grandissaient encor les phlox, les solanées,
Les touffes de verveine & les jets de glaïeuls,
Les dahlias sanglants, les roses safranées,
Les tournesols cerclés comme des disques d'or,
Et ce dernier aveu d'été, le chrysanthème.
Lorsque midi, de ses rayons perçants les mord,
Que le vent les secoue en houle & les essaime,
Tant est luisant leur feu de couleurs, qu'on dirait
Des éclats de soleil roulés dans les verdure,
Ou du métal, tiré flambant du minerais,
Et frappant l'œil, du dard aigu de ses sulfures.

Et les fermes & leur chaume neuf & coquet
Profilent par-dessus leur pignon rouge en bosse ;
La cheminée au col massif, fume à long jet ;
Une vigne, qui près de la porte s'adosse,
Saigne de gros raisins souffrés, crevant de jus ;
Au mur, où sont pendus des outils aratoires,
D'immenses espaliers tendent leurs bras feuillus,
Et bombent dans le vert, la joue en fleur des poires,
Les tétons veloutés des pêches en retard,
Et le menton rougeaud des court-pendus.

Et telles,

Avec leur floraison rayonnante au regard
Avec leurs champs et leurs bois, apparaissent-elles
Les plaines ! Et voici, qu'à ce début d'hiver,
Pour en symboliser la tristesse & la joie,
Les papillons & les corbeaux croisent dans l'air,
Des vols de velours noir avec des vols de soie.

IV

Mais les nuits devenant longues, les jours blafards,
Novembre emplit d'hiver, l'immense plaine morne,
Où tout est boue & pluie & se fond en brouillards,
Où nuit & jour, matin & soir, l'ouragan corne.

Villages & hameaux, geignent au vent du Nord ;
L'humidité flétrit leurs murs de plaques vertes,
La neige les flagelle & la bise les mord,
Les chaumes ravagés font les maisons ouvertes.

Les chiens au seuil des cours de ferme sont muets ;
Les chemins recouverts de flaques & de fanges ;
On travaille les lins à nonchalents poignets,
Avec la roue à bras qui ronfle dans les granges.

L'Escaut à clapotis rudes fouette son bord.
Dans les bouleaux, plantés en rangée équivoque
Sur les digues, un nid d'oiseau ballote encor
Un seul – & lentement la bise l'effiloque.

Des bruits lointains & sourds sortent des horizons,
Comme des grondements venus du bout des mondes,
Ils passent, tristes vents des funèbres saisons,
Et sonnent le néant dans leurs notes profondes.

La terre geint & crie à les subir, les bois
Ont des plaintes d'enfant, des râles & des rages,
À se sentir pliés & domptés sous leur poids,
Dans un cassement sec & brutal de branchages.

Ils s'acharnent au ras des champs planes & mous,
Cinglant les nudités scrofuleuses des terres,
La végétation pourrie & leur remous,
Abat sur les chemins les ormes solitaires.

Les sapins isolés sont coupés au jarret,
Ou fendus tout du long, en ligne verticale,

Les chênes débranchés – il faut une forêt
Pour résister aux chocs hurleurs de la rafale.

Et dans la plaine vide, on ne rencontre plus
Que sur les chemins noirs de poussifs attelages,
Que des voleurs, le soir, le matin, des perclus,
Se traînant mendier de hameaux en villages,

Que de maigres troupeaux, rentrant par bataillons,
Sous les soufflets du vent, avec des voix bêlantes,
Que d'énormes corbeaux planants, aux ailes lentes,
Qu'ils agitent dans l'air ainsi que des haillons.

Kato

Après avoir baisé les puissants mufles roux
De ses vaches, curé l'égout & la litière,
Troussé son jupon noir à hauteur de genoux,
Ouvert, au jour levant, une porte à chatière

Kato, la grasse enfant, la pataude, s'assied,
Un grand mouchoir usé lui recouvrant la nuque,
Sur un vieil escabeau, qui ne tient que d'un pied,
Entre Rousse, la jeune, & Blanche, la caduque.

Un tablier de cuir troué sert de cuissart,
Ses pieds sont nus dans les sabots. Voici sa pose :
Le seau dans le giron, les jambes en écart,
Les cinq doigts grappilleurs étirant le pis rose,

Pendant qu'au réservoir d'étain jaillit le lait,
Qu'il s'échappe à jet droit, qu'il mousse plein de bulles,
Et que le nez rougeaud de Kato s'en repaît,
Comme d'un blanc parfum de fades renoncules.

C'est sa besogne à l'aube, au soir, au cœur du jour,
De venir traire à pleine empoignade ses bêtes,
En songeant d'un œil vide aux bombances d'amour,
Aux baisers de son gars dans les charnelles fêtes,

De son gars, le meunier, un grand rustaud râblé,
Avec des blocs de chair bossuant sa carcasse,
Qui la guette au moulin, tout en veillant au blé,
Et descend lui pincer les bras dès qu'elle passe.

Mais son étable avec ses vaches la retient,
Elles sont là, dix, vingt, trente, toutes en graisse,
Leur croupe se haussant dans un raide maintien,
Leur longue queue, au ras des flancs, ballant à l'aise.

Propres ? Rien ne luit tant que le poil de leur peau ;
Fortes ? Leur cuisse énorme est de muscles gonflée ;
Leur grand souffle dans l'auge emplie, ameute l'eau,
Leur coup de corne enfonce une cloison d'emblée.

Elles mâchonnent tout d'un appétit goulu,
Tout, carottes, navets, trèfles, sainfoin, farines,
Le col allongé droit & le mufle velu,
Avec des ronflements satisfaits de narines,

Avec des coups de dents donnés vers le panier,
Où Kato fait tomber les raves qu'elle ébarbe,
Avec des regards doux fixés sur le grenier,
Où le foin, par les trous, laisse flotter sa barbe.

L'écurie est construite à plein torchis. Le toit,
Très vieux, très lourd, couvert de chaume & de ramées,
Sur sa charpente haute, étrangement s'assoit,
Et jusqu'aux murs étend ses ailes déplumées.

Les lucarnes du fond permettent au soleil,
De chauffer le bétail de ses douches ignées,
Et le soir, de frapper d'un cinglement vermeil
Les marbres blancs & roux des croupes alignées.

Mais au dedans, s'attise une chaleur de four,
Qui monte des brassins, des ventres & des couches
Des jarrets embousés, tandis que tout autour
Bourdonne l'essaim noir & sonore des mouches.

Et c'est là qu'elle vit, la pataude, bien loin
Du fermier qui sermonne & du bourg qui caquette,
Qu'elle a son lit d'amour dans le grenier à foin,
Où son garçon meunier la visite en cachette,

Quand l'étable au repos, est close prudemment,
Que la nuit autour d'eux répand sa somnolence,
Qu'on n'entend rien, sinon le sourd mâchonnement
D'une bête éveillée au fond du grand silence.

À MON VIEIL & CHER AMI
GEORGES RODENBACH

Croquis de ferme

La ferme

À voir la ferme au loin monter avec ses toits.
Monter avec sa tour & ses meules en dôme.
Et ses greniers couverts de tuiles & de chaume,
Avec ses pignons blancs coupés par angles droits ;

À voir la ferme au loin monter dans les verdure,
Reluire & s'étaler dans la splendeur des Mais,
Quand l'été la chauffait de ses feux rallumés
Et que les hêtres noirs l'éventaient de ramures,

Si grande semblait-elle avec ses rangs de fours,
Ses granges, ses hangars, ses étables, ses cours,
Sa poterne où par tas poussaient les giroflées,

Son verger luisant d'herbe & grand comme un chantier,
Sa masse se carrant au bout de trois allées,
Qu'on eut dit un hameau tassé là, tout entier.

L'enclos

Quatre fossés couraient autour de l'enclos. Or,
Quand le soleil de Mai, brûlant l'air de ses flammes,
Sabrait leur eau dormante avec toutes ses lames,
La ferme s'allumait d'un encadrement d'or.

Ils s'étendaient, plaqués au bord de mousse verte
Et de blancs nénuphars étoilant le flot noir.
Les grenouilles venaient y coasser, le soir,
L'œil grand ouvert, le dos enflé, le corps inerte.

Des bandes de canards y nageaient fiers & lents,
Des canards bleus, verts, noirs, pourpres, des canards
blancs,
Blancs comme de la neige, avec un grand bec jaune ;
Ils y plongeaient leur aile et leur ventre dodu,
Et les pattes battant les eaux, le col tordu,
Cassaient rageusement des iris longs d'une aune.

Les fermiers

Habitaient là, le gros père Knockx ; le premier
Des hommes de labour acharnés à la terre,
Et ses cinq fils, musclés de force héréditaire,
Et peinant aussi dur que lui, le vieux fermier.
Entre leurs bœufs, leurs champs, leur grange & leur
fumier,
Ils vivaient plantureux, dans l'ignorance entière.
Leur ancienne était allée au cimetière
Remplir, voici deux ans, sa case du damier.
Aucun des gars n'avait pris femme, bien que certes
Les plus roses, les plus grasses, fussent offertes
Aux larges appétits de ces gloutons d'amour.
Pour lors, ils n'adoraient que la chair des servantes,
Les poursuivant de coups ou de façons galantes,
Et leurs cœurs s'échauffaient aux ruts de basse cour.

La cour

La cour, midi tintant, dormait d'un lourd sommeil.
Elle formait autour de ses fumiers un cercle,
Où le ciel vaste et bleu descendait en couvercle
Et dans les purins bruns mirait l'or du soleil.
Au centre reposaient les bêtes étalées :
Les dindons, les pigeons, les poules, les panneaux,

Les porcs crottant dans les flaques leurs jambonneaux,
Les bœufs tassant en rond leurs croupes pommelées.

Parfois sur des monceaux de foin, près des hangars,
Ronflaient, le chapeau sur les yeux, garces & gars,
Après avoir, le jour durant, besogné ferme.

Et, se haussant tout droit, avec ses rameaux verts,
Un chêne de cent ans tendait ses bras ouverts,
Au milieu de la cour, sur les gens de la ferme.

Les granges

C'étaient les leurs, là-bas, ces granges recouvertes,
Aux murs, d'épais crépis & de blancs badigeons,
Au faîte, d'un manteau de pailles & de joncs,
Où mordaient par endroits les dents des mousses vertes.

De vieux ceps tortueux les ascendaient, alertes,
Luttant d'assaut avec les lierres sauvageons,
Et deux meules flanquaient, ainsi que deux donjons,
Les portes qui baillaient sur les champs, large ouvertes.

Et par elles, sortait le ronron des moulins,
Coupé par les fléaux frappant l'aire à coups pleins,
Comme un pas de soldats qu'un tambour accompagne.

On eut dit que le cœur de la ferme battait,
Dans ce bruit régulier qui baissait & montait,
Et le soir, comme un chant, endormait la campagne.

Les vergers

Les vergers les plus beaux n'étaient rien près du leur :
Des arbres vieux, moussus, les branches étagées,
Baignaient dans le soleil de Mai, sur vingt rangées,
Leurs dômes élargis dans toute leur ampleur.

Les bourgeons sous l'éclat de la jeune chaleur
Pointillaient les rameaux de rosâtres dragées,

Les légumes vêtèrent les cimes de frangées,
Les vaches, le pis lourd, vaguaient dans l'herbe en fleur.

Les pommiers au matin se couvraient de buées,
Qui séchaient lentement ainsi que des suées.
Midi pénétrait l'air de longs accablancements.

Le soir, quand le soleil flambait dans les nuages,
On croyait, à le voir cribler d'or les branchages,
Qu'un grand feu crépitait dans un tas de sarments.

Le potager

Le potager près des granges formait enclos,
À l'entrée où mouraient des raves lymphatiques,
Entre des oignons d'or & des trognons falots,
Les choux rouges crevaient en tons apoplectiques.

Les choux fleurs en bouquets sortaient de leurs maillots ;
Les houblons ascendaient en thyrses fantastiques ;
De beaux coquelicots saignaient par gros caillots,
Dans un coin, où séchaient des fanes scorbutiques.

Plus loin, près d'un massif de sureaux purulents,
Les groseilliers faisaient quenouille entre les plants,
Et les fraisiers dardaient leurs feuilles & leurs rouilles.

Tout au long des chemins de limaçons couverts,
Les salsifis dressaient par jets leurs poignards verts,
Et là-bas, se bombaient, ventre en l'air, les citrouilles.

L'abreuvoir

En un creux de terrain aussi profond qu'un antre,
Les étangs s'étalaient dans leur sommeil moiré,
Et servaient d'abreuvoirs au bétail bigarré,
Qui s'y baignait, le corps dans l'eau jusqu'à mi-ventre.

Les troupeaux descendaient, par des chemins penchants :
Vaches à pas très lents, chevaux menés à l'amble,

Et les bœufs noirs & roux qui souvent, tous ensemble,
Beuglaient, le cou tendu vers les soleils couchants.

Tout s'anéantissait dans la mort coutumière,
Dans la chute du jour : couleurs, parfums, lumière,
Explosions de sève & splendeurs d'horizons.

Des brouillards s'étendaient en linceaux aux moissons,
Des routes s'enfonçaient dans le soir – infinies,
Et les grands bœufs semblaient râler ces agonies.

Le hangar

Sous le hangar, debout sur ses piliers de briques,
Sous le hangar énorme encombre de fatras,
Charrettes, chariots levaient, comme des bras,
Leurs brancards se coupant par plans géométriques.

Dans les coins, des fagots étagés, des barriques
D'engrais, des foins choisis exprès pour les haras,
Des restes de moellons, plaqués d'anciens plâtras,
Des auges, des baquets, des meules cylindriques.

Sur les herses de fer, les timons & les socs,
Un peuple de dindons, de poules & de coqs,
Perchaient, ameutant l'air de leurs caqueteries.

Un couple de moineaux sur le sol se vautrait,
Et les paons rassemblés où le soleil sabrait,
Largement étalaient leur queue en pierreries.

Les espaliers

D'énormes espaliers tendaient leurs rameaux longs,
Où les fruits allumaient des tons de météore
Pareils, dans la verdure, à ces rouges ballons
Qu'on voit flamber les nuits de fête tricolore.

Pendant vingt ans, malgré l'hiver & ses grêlons,
Malgré les frais du soir, les givres de l'aurore,

Ils s'étaient accrochés aux fentes des moellons,
Pour monter jusqu'au toit, monter, monter encore.

Maintenant ils couvraient de leur largeur les murs,
Et leurs pêches & leurs poires avec leurs pommes,
Bombaient superbement des seins pourprés & mûrs.

Leurs troncs géants, crevés partout, suaient des gommages ;
Leurs racines plongeaient jusqu'aux prochains ruisseaux,
Et leurs feuilles luisaient comme des vols d'oiseaux.

Les troupeaux

Dix ! vingt ! ils étaient cent ! à les voir par chemins.
Par sentiers, par talus, par digues, par prairies,
Trotter, les gras moutons laineux des bergeries,
Avec leur pâtre noir marchant houlette aux mains.

Ils passaient dans le vert fleuri du paysage ;
Autour d'eux, de grands chiens amis, nez à l'évent.
Couraient, sautaient, happaient des mouches dans le vent,
Et veillaient le troupeau dans l'herbe du pacage.

Souvent l'hiver, sous les deux morts, lorsque le soir
De ses glaives de feu coupait l'horizon noir,
Le troupeau cheminait comme un amas de neige.

Mais dès Juin, on menait dans les ors son cortège ;
Il longeait des champs d'orge & des champs de méteil,
Comme un nuage blanc qui frôle le soleil,

L'étable

Et pleine d'un bétail magnifique, l'étable,
À main gauche, près des fumiers étagés haut,
Volets fermés, dormait d'un pesant sommeil chaud.
Sous les rayons serrés d'un soleil irritable.

Dans la moite chaleur de la ferme au repos.
Dans la vapeur montant des fumantes litières,

Les bœufs dressaient le roc de leurs croupes altières
Et les vaches beuglaient très doux, les yeux mi-clos.

Midi sonnait, les gars leur portaient, par brassées,
Des trèfles fauchés hier, des herbes frais rasées,
Que les bêtes broyaient d'un bref mâchonnement ;

Tandis que les doigts gourds & durcis des servantes
Étiraient longuement les mamelles pendantes
Et grappillaient les pis tendus, canaïlement.

Les greniers

Sous le manteau des toits s'étalaient les greniers
Larges, profonds, avec de géantes lignées
De solives en croix, de poutres, de sommiers,
D'où pendaient à ses fils un peuple d'araignées.

Les récoltes en tas s'y trouvaient alignées :
Les froments par quintaux, les seigles par paniers,
Les orges, de clarté poussiéreuse baignées,
L'avoine & le colza par monceaux réguliers.

Un silence énervant & lourd d'après dinée
Pesait sur ces rousseurs, que barrait la traînée
Et la coupure d'or d'un soleil de Juillet.

Au reste les souris toutes se tenaient coites,
Les museaux enfoncés dans leurs niches étroites
Car sur un van d'osier un grand chat noir veillait.

Les chiens de garde

D'énormes chiens de garde étaient là sous le chêne.
Debout, couchés, toujours guettant les loups garous
Ou les gueux en maraude, ils veillaient – & leur chaîne
Raclait d'un trait coupant les planches de leurs trous.

S'ils dormaient au soleil, raides comme des lattes,
Le bruit le moins criard de clefs ou de verrous,

Leur ouvrait l'œil & les redressait sur leurs pattes,
Et sur leur dos levait en brosse leurs poils roux.

C'étaient de ces grands chiens-bergers dont l'œil
flamboie,
Aux ongles recourbés en becs d'oiseaux de proie,
Aux crocs d'ivoire & plus aigus que diamants.

Ils remuaient l'oreille, à tout bruit dans les plaines ;
Et qui passait, la nuit, sur les routes lointaines,
Entendait sangloter leurs rauques aboiements.

La cuisine

Au fond la crémaillère avait son croc pendu,
Le foyer scintillait comme une rouge flaque,
Et ses flammes, mordant incessamment la plaque,
Y rongeaient un sujet obscène en fer fondu.

Le feu s'éjouissait sous le manteau tendu
Sur lui, comme l'auvent par-dessus la baraque,
Et dont les bibelots de bois, d'étain, de laque,
Brillaient moins en couleurs que le brasier tordu.

Les rayons s'échappaient comme un jet d'émeraudes,
Et, ci & là, partout, donnaient des chiquenaudes
De clarté vive aux brocs de verre, aux plats d'émail.

À voir sur tout objet tomber une étincelle,
On eut dit – tant le feu s'émiettait par parcelle,
Qu'on vannaît du soleil à travers un vitrail.

La grande chambre

Et voici quelle était la chambre hospitalière
Où l'étranger trouvait bon gîte & réconfort.
Où les fils étaient nés, où l'aïeul était mort,
Où l'on avait tassé ce grand corps dans sa bière.

Aux kermesses, aux jours de foire, en thermidor,
La ferme y célébrait la fête coutumière,

Et jadis, quand vivait encore la fermière,
Elle y trônait, au centre, avec ses pendants d'or.

Les murs étaient crépis ; deux massives armoires
Étalait dans les coins leur bois, zébré de moires ;
Au fond, un christ en plâtre expirait sous un dais.

Et, – la table au milieu conviant les ivresses –
La bonne odeur des lards & la senteur des graisses
Montaient vers le Sauveur comme un encens mauvais.

Les récoltes

Sitôt que le soleil dans le matin luisait,
Comme un éclat vermeil sur un saphir immense,
Que dans l'air, les oiseaux détaillaient leur romance,
La ferme tout entière au travail surgissait.

Un va-et-vient, mêlé d'appels hâtifs bruissait,
Et les bêtes de cour, en farfouille, en démente,
Courant, sautant, volant, mêlaient d'accoutumance,
Leurs cris & leur folie à ce bruit qui haussait.

Et dès l'aube, on partait en troupe au long des haies,
Sarcler des champs de lin, entourés de saulaies,
Couper, tasser, rentrer du foin par chariots.

Là-haut, chantaient pinsons, mésanges, loriots,
Les plaines embaumaient au loin ; & gars & gouges
Tachaient les carrés verts de camisoles rouges.

Cuisson du pain

Les servantes faisaient le pain pour les dimanches,
Avec le meilleur lait, avec le meilleur grain,
Le front courbé, le coude en pointe hors des manches,
La sueur les mouillant & coulant au pétrin.

Leurs mains, leurs doigts, leur corps entier fumait de
hâte,
Leur gorge remuait dans les corsages pleins,

Leurs deux poings monstrueux pataugeaient dans la pâte
Et la moulaient en ronds comme la chair des seins.

Dehors, les grands fournils chauffaient leurs braises
rouges,
Et deux par deux, du bout d'une planche, les gouges
Dans le ventre des fours engouffraient les pains mous.

Et les flammes, par les gueules s'ouvrant passage,
Comme une meute énorme & chaude de chiens roux,
Sautaient en rugissant leur mordre le visage.

En été

Flamboyantes d'or roux, les orges, au soleil
Calcinant de Juillet & d'Août, s'étaient brûlées,
Les moissons s'étaient superbes, cajolées
Par les brises, berçant d'un refrain leur sommeil.

Or, le temps des récoltes étant là, dès l'éveil
Des merles noirs tachant la verdure des feuillées,
Les cinq frères avec leurs bêtes attelées,
Partaient faucher, eux seuls, tout un arpent vermeil.

Malgré midi flambant, malgré le vent aride
Coupant d'un froid soudain & mortel l'air torride,
Les gars, torse en sueur, bras nus, peinaient toujours.

Le soir tachait déjà la plaine de macules,
Qu'on les voyait encor, sur les clairs crépuscules,
Allonger leur grande ombre au-dessus des labours.

Les porcs

Des porcs, roses & gras, les mâles, les femelles,
Remplissaient le verger de leurs grognements sourds,
Et couraient par les champs, les fumiers & les cours,
Dans le ballonnement laiteux de leurs mamelles.

Près du purin barré des lames du soleil,
Les pattes s'enfonçant en plein dans la gadoue,

Ils reniflaient l'urine & fouillaient dans la boue,
Et leur peau frémissait sous son lustre vermeil.

Mais Novembre approchant, on les tuait. Leur ventre,
Trop lourd, frôlait le sol de ses tétins. Leurs cous,
Leurs yeux, leurs groins n'étaient plus que de la graisse ;
entre

Leurs fesses on eut dit qu'il coulait du saindoux ;
On leur raclait les poils, on leur brûlait les soies,
Et leurs bûchers de mort faisaient des feux de joies.

Soirs d'octobre

En Octobre la paix du jour tombant s'altère.
Aux champs, de longs & lourds brouillards viennent
boucher

La perspective, où fuse en cierge le clocher.
Le terreau n'est rempli que de pommes de terre.

Récolte faite, on met leurs fanes en bûcher,
Que sillonne aussitôt la flamme délétère,
Avec des zigzags d'or & des feux de cratère,
Et des bonds de serpent qu'un fer viendrait toucher.

À l'entour on dansait les rondes paysannes,
Comme un rouge buisson flambaient, flambaient les
fanes,

Et leur clarté montait, montait, en jet vermeil ;

Puis, le tas s'écroulant en cendres consumées,
Les soirs redevenaient silence – & les fumées
Planaient & s'envolaient obscurcir le soleil.

Les gueux

La misère pendant en loques sur leur dos,
En automne, un ramas de gueux, sortis des bouges,
Rôdaient dans les brouillards et les prés au repos,
Que barraient sur fond gris des rangs de hêtres rouges.

Dans les plaines, où plus ne s'entendait un chant,
Où les neiges allaient verser leurs avalanches,
Seules encor, dans l'ombre & le deuil s'épanchant,
Quatre ailes de moulin tournaient grandes & blanches.

Les gueux vaguaient, les pieds calleux, le sac au dos,
Fouillant fossés, fouillant fumiers, fouillant enclos,
Dévalant vers la ferme et réclamant pâture.

Puis reprenaient en chiens pouilleux, à l'aventure,
Leur course interminable à travers champs & bois,
Avec des jurements & des signes de croix.

Le lait

Dans la cave très basse & très étroite, auprès
Du soupirail prenant le frais au Nord, les jarres
Laisaient se refroidir le lait en blanches mares,
Dans les rouges rondeurs de leurs ventres de grès.

On eut dit, à les voir crémier dans leur coin sombre,
D'énormes nénuphars s'ouvrant sur les flots lents,
Ou des mets protégés par des couvercles blancs
Qu'on réservait pour un repas d'anges, dans l'ombre.

Plus au fond, les tonneaux étaient couchés par rangs,
Et les jambons suant leurs graisses & leurs sangs,
Et les boudins crevant leur peau, couleur de cierge,

Et les flans bruns avec du sucre autour des bords,
Engageaient aux fureurs de ventres & de corps...
– Mais en face le lait restait froid, restait vierge.

En hiver

Le sol trempé se gerce aux froidures premières,
La neige blanche essaime au loin ses duvets blancs,
Et met au bord des toits & des chaumes branlants
Des coussinets de laine irisés de lumières.

Passent dans les champs nus les plaintes coutumières,
À travers le désert des silences dolents,
Où de grands corbeaux lourds battent l'air de vols lents
Et s'en viennent de faim rôder près des chaumières.

Mais sitôt que le ciel de gris s'était couvert,
Dans la ferme riait une gaieté d'hiver,
On s'assemblait en rond autour du foyer rouge,

Et l'amour s'éveillait, le soir, de gars à gouge,
Au bouillonnement gras & siffleur du brassin,
Qui grouillait comme un ventre en son chaudron d'airain.

Deuil

Vieux Knokx, ta ferme avait un renom sans pareil,
Au temps où tu portais sur toi soixante années,
Où tes fils, les gars fiers, aux rudes mains tannées,
Peinaient comme des bœufs, suant en plein soleil.

Ta ferme s'étalait près du fumier vermeil,
Gaîment, dans les fraîcheurs des belles matinées,
Quand tes vergers avec leurs branches pomponnées
De bourgeons, s'éveillaient de l'hivernal sommeil.

Aujourd'hui, la voilà dans le deuil endormie ;
Tes cinq fils, pauvre ancien, sont morts d'épidémie ;
Tu t'assieds seul, le soir, à ta porte ; – & souvent

Lorsque la brise vient là-bas du cimetière,
C'est un peu de leur voix, un peu de leur poussière,
Que semble t'apporter, en souvenir, le vent.

Truandailles

Jadis on ripaillait, dit-on,
Mieux, dans les bouges & les fermes :
Les gars avaient les reins plus fermes
Et les garces plus beau téton.

Alors, dans les longues tablées,
Autour des mets grossiers, mais bons,
Autour des lards & des jambons,
Et des mangeailles rassemblées,

De gros buveurs ventrus, fougueux,
Riaient, chantaient, gueulaient à boire,
Bâfraient à casser leur mâchoire,
Hurtaient à réveiller les gueux.

Chacun avait, à droite, à gauche,
Chair de femelle à savourer,
Chair grasse, prête à se cabrer
Dans des ruades de débauche.

Chacun avait là deux brasiers,
Deux yeux allumés, deux prunelles,
Bûchers de voluptés charnelles,
Où rôtir des amours entiers.

Deux seins tout frais, tout ronds, tout rouges,
Frais & ronds à mordre dedans,
À les marquer d'un coup de dents,
Deux seins appétissants de gouges,

Bombant le haut des tabliers,
Et ressemblant aux pommes mûres,
Qu'on voit rondir dans les ramures
Gigantesques des espaliers.

Toutes ces garces en folie
Sabraient aussi des brocs d'étain,
Et comme leurs gars, ventre plein,
Menton poissé, langue salie,

Râlaient en proie au rut fiévreux
Dans un emmêlement farouche,
Criaient, juraient à pleine bouche.
Et pour leurs mâles amoureux

Se battaient, tombaient pêle-mêle,
Parmi les tables, dans les coins,
Ruaient des pieds, tapaient des poings,
Roulaient dans une ivresse telle,

Qu'on eut dit entendre le bruit
D'une lutte à mort dans les bermes,
Et que les chiens veilleurs des fermes
Hurlaient d'effroi toute la nuit.

La vache

Dès cinq heures, sitôt que l'aurore fit tâche
Sur l'enténébrement nocturne, piqué d'or,
Un gars traça des croix sur le front de la vache
Et le licol au poing, la mena vers la mort.

Partout dans les clochers sonnaient les réveillées ;
Les champs riaient, malgré les brouillards étendus
Sur la campagne, ainsi que des laines mouillées,
Et les froids, qui la nuit étaient redescendus.

Des groupes d'ouvriers à leurs tâches revêches
Allaient, bâillant encor, sans parler, indolents ;
Par-dessus leurs grands dos luisait l'acier des bêtes,
Plaquant le jour brumeux & gris de miroirs blancs.

On entendait gronder des fracas de roulages
Sur les pavés, des bruits de lourds chariots pleins ;
Au loin, se balançaient des charges de fourrages,
Entre des coins de blés & des carrés de lins.

Les poternes s'ouvraient partout, le long des routes,
Avec des grincements de clefs & de verrous.
Et les bêtes quêtant repas s'appelaient toutes,
Et la vache passait très lente & beuglait doux.

À droite – s'étendait l'immensité de plaines :
Des toits rouges, faisant des angles dans les verts,

Des villages par tas, des hameaux par vingtaines,
Avec de grands zigzags de routes à travers.

À gauche – les vergers rajeunis, qu’effiloque
Le vent de Mai, soufflant sur les pommiers fleuris,
Toute une explosion de printanière époque,
Blanche sous un azur jeune, brouillé de gris.

Enfin par un dernier détour de sente verte,
On parvint au village assis sur un plateau,
La boucherie est là, tout en haut, large ouverte,
Dans un encadrement plaqué de champs & d’eau.

La vache brusquement s’arrête au seuil du porche.
Tout est rouge autour d’elle & fumant, sur le sol
Un taureau tacheté de rousseurs, qu’on écorche
Et dont coule le sang par un trou fait au col.

Des moutons appendus au mur, têtes fendues,
Des porcs, gisant sur la paille, moignons en l’air,
Un veau noir sur un tas d’entrailles répandues
Avec le coutelas profond fouillant la chair.

Et plus loin, au-delà de ces visions rouges,
Ce sont des coins verdis de pousses qu’elle voit,
Ou des bœufs laboureurs que bâtonnent des gouges,
Entaillent le terreau gluant d’un sillon droit.

Les génisses au poil maculé de marbrures,
Dans l’herbe déjà haute étalent leurs couleurs,
Et les pieds se moulant dans l’ocre des bousures
Traînent leurs pis gonflés de lait parmi les fleurs.

Et voici que se fait la lumière complète,
Le creusement profond des lointains horizons,
Le grand jour triomphal & doré, qui projette
Ses flammes d’incendie au ras des floraisons,

Qui baigne les champs gras d’une sueur fumante,
Les pénètre à plein feu de ses rayons mordants,

Les brûle de baisers d'amour, comme une amante.
Et leur gonfle le sein de germes fécondants.

La vache voit bleuir le grand ciel qui surplombe
L'embrasement du sol où luit l'Escaut vermeil,
Quand un coup de maillet l'étourdit ; elle tombe,
Mais son dernier regard s'est empli de soleil.

À MAITRE LÉON CLADEL

Les paysans

Ces hommes de labour, que Greuze affadissait
Dans les molles couleurs des paysanneries,
Si propres dans leur mise & si roses, que c'est
Motif gai de les voir, parmi les sucreries
D'un salon Louis-Quinze, animer des pastels ;
Les voici noirs, grossiers, bestiaux – ils sont tels.

Entre eux, ils sont parqués par villages ; en somme,
Les gens des bourgs voisins sont déjà l'étranger,
L'intrus qu'on doit haïr, l'ennemi fatal, l'homme
Qu'il faut tromper, qu'il faut leurrer, qu'il faut gruger.

La patrie ? Allons donc ! Qui d'entre eux croit en elle ?
Elle leur prend des gars pour les armer soldats,
Elle ne leur est point la terre maternelle,
La terre fécondée au travail de leurs bras.
La patrie ! on l'ignore au fond de la campagne.
Ce qu'ils voient vaguement dans un coin de cerveau,
C'est le roi, l'homme en or, fait comme Charlemagne,
Assis dans le velours frangé de son manteau ;
C'est tout un appareil de glaives, de couronnes,
Écussonnant les murs des palais lambrissés,
Que gardent des soldats avec sabre à dragones.
Ils ne savent que ça du pouvoir. – C'est assez.
Au reste, leur esprit, balourd en toute chose,
Marcherait en sabots à travers droit, devoir,
Justice & liberté – l'instinct les ankylosé ;
Un almanach crasseux, voilà tout leur savoir ;
Et s'ils ont entendu rugir, au loin, les villes,
Ces révolutions les ont tant effrayés,
Que, dans la lutte humaine, ils restent les serviles,
De peur, s'ils se cabraient, d'être un jour les broyés.



À droite, au long de noirs chemins, creusés d'ornières,
Avec des tufs derrière & des fumiers devant,
S'étendent, le toit bas, le mur nu, les chaumières,
Sous des lames de pluie & des soufflets de vent.
Ce sont les fermes. Là, c'est le clocher d'église,
Taché de suintements vert-de-grisés au nord,
Et plus loin, où le sol fumé se fertilise.
Grâce à l'acharnement des herses qui le mord,
Sont les labours. Leur vie est close tout entière
Entre ces trois témoins de leur rusticité,

Qui les ploient au servage & mettent en lisière
L'effort de leur labeur & de leur âpreté.
Ils sont là, travaillant de leurs mains obstinées
Les terreaux noirs, l'humus tout imprégné d'hiver,
Pourri de détritrus & creux de taupinées ;
Ils bêchent, front en eau, du pied plantant le fer,
Le corps en deux, sur les sillons qu'ils ensemencent,
Sous les grêlons de Mars qui flagellent leur dos.
L'été, quand les moissons de seigle se balancent
Avec des éclats d'or, tombant des cieux à flots,
Les voici, dans le feu des jours longs & torrides,
Peinant encor, la faux rasant net les blés mûrs,
La sueur décollant de leurs fronts tout en rides
Et transperçant leur peau des bras jusqu'aux fémurs ;
Midi darde ses rais de braise sur leurs têtes :
Si crue est la chaleur, qu'en des champs de méteil,
Se cassent les épis trop secs & que les bêtes
Le cou criblé de taons, ahanent au soleil.
Vienne Novembre avec ses lentes agonies,
Et ses râles roulés à travers les bois sourds,

Ses sanglots hululants, ses plaintes infinies,
Ses glas de mort – & les voici suant toujours,
Préparant à nouveau les récoltes futures,

Sous un ciel débordant de nuages grossis,
Sous la bise, cinglant à ras les emblavures,
Et trouant les forêts d'énormes abattis.
De sorte que leurs corps tombent vite en ruine,
Que jeunes, s'ils sont beaux, plantureux & massifs,
L'hiver qui les froidit, l'été qui les calcine,
Font leurs membres affreux & leurs thorax poussifs ;
Que vieux portant le poids renversant des années,
Le dos cassé, les bras perclus, les yeux pourris,
Avec l'horreur sur leurs faces hérissonnées,
Ils roulent sous le vent qui s'acharne aux débris ;
Et, qu'au temps où la mort ouvre sur eux ses portes,
Leur cercueil, descendant au fond des terrains mous,
Ne semble contenir que choses deux fois mortes.



Les soirs de vents en rage & de ciel en remous,
Les soirs de bise aux champs & de neige essaimée,
Les vieux fermiers sont là, méditant, calculant,
Près des lampes, d'où monte un filet de fumée.
La cuisine présente un aspect désolant :
On soupe dans un coin ; toute une ribambelle
D'enfants sales gloutonne aux restes d'un repas ;
Des chats osseux, raclés, lèchent des fonds d'écuelle ;
Des coqs tintent du bec contre l'étain des plats ;
L'humidité s'attache aux murs lépreux ; dans l'âtre,
Quatre pauvres tisons se tordent de maigreur,
Avec des jets mourants d'une clarté rougeâtre ;
Et les vieux ont au front des pensers pleins d'aigreur.

« Bien qu'en toute saison tous travaillassent ferme.
Que chacun de son mieux donnât tout son appoint,
Voilà cent ans, de père en fils que va la ferme,
Et que bon an, mal an, on reste au même point ;
Toujours même train-train voisinant la misère ».
Et c'est ce qui les ronge & les mord lentement.

Aussi la haine, ils l'ont en eux comme un ulcère,
La haine patiente & sournoise, qui ment.
Leur bonhommie & leurs rires couvent la rage ;
La méchanceté luit dans leurs regards glacés ;
Ils puent les fiels & les rancœurs que d'âge en âge,
Les souffrances en leurs âmes ont amassés.
Ils sont âpres au gain minime, ils sont sordides ;
Ne pouvant acquérir à force de travail,
La lésine rend leurs cœurs durs, leurs cœurs fétides ;
Et leur esprit est noir, mesquin, tout au détail,
Stupide & terrassé devant les grandes choses :
C'est à croire qu'ils n'ont jamais vers le soleil
Levé leurs yeux, ni vu les couchants grandioses
Rougeoyer dans le soir ainsi qu'un lac vermeil,



Aux kermesses pourtant les paysans font fête,
Même les plus crasseux, les plus ladres. Leurs gars
Y vont chercher femelle et s'y chauffer la tête.
Un fort repas, graissé de sauces & de lards,
Sale à point les gosiers & les enflamme à boire.
On roule aux cabarets, goussets ronds, cœurs en feu.
On y bataille, on y casse gueule & mâchoire,
Aux gens du bourg voisin, qui voudraient, Nom de
Dieu !

Lécher trop goulûment les filles du village
Et gloutonner un plat de chair, qui n'est pas leur,

Tout l'argent mis à part y passe – en gaspillage,
En danse, en brocs offerts de sableur à sableur,
En bouteilles, gisant à terre en tas difformes.
Les plus fiers de leur force ont des gestes de roi
À rafler d'un seul trait des pots de bière énormes,
Et leurs masques, plaqués de feu, dardant l'effroi,
Avec leurs yeux sanglants & leur bouche gluante,
Allument des soleils dans le grouillement noir.

L'orgie avance & flambe. Une urine puante
Mousse en écume blanche aux fentes du trottoir.
Des soulards assommés, tombent comme des bêtes ;
D'autres vaguent, serrant leurs pas, pour s'affermir ;
D'autres gueulent tout seuls quelques refrains de fêtes
Coupés de hoquets gras & d'arrêts pour vomir.
Des bandes de braillards font des rondes au centre
Du bourg ; & des gars aux gouges faisant appel,
Les serrent à pleins bras, les cognent ventre à ventre,
Les lâchant, les cherchant, dans un assaut charnel,
Et les tombent, jupons levés, jambes ruantes.

Dans les bouges – où la fumée en brouillards gris
Rampe et roule au plafond, où les sueurs gluantes
Des corps chauffés & les senteurs des corps flétris
Étament de vapeurs les carreaux & les pintes –
À voir des bataillons de couples se ruer
Toujours en plus grand nombre autour des tables peintes,
Il semble que les murs sous le heurt vont craquer.
La soulerie est là plus furieuse encore,
Qui trépigne & vacarme & tempête, à travers
Des cris de flûte aigüe & de piston sonore.
Rustres en sarraux bleus, vieilles en bonnets clairs,
Gamins hâves, fumant des pipes ramassées,
Tout ça saute, cognant des bras, grognant du groin,
Tapant des pieds. Parfois les soudaines poussées
De nouveaux arrivants écrasent dans un coin
Le quadrille fougueux qui semble une bataille ;
Et c'est alors, à qui gueulera le plus haut,
À qui repoussera le flot vers la muraille,
Dût-il trouser son homme à longs coups de couteau.
Mais l'orchestre aussitôt redouble ses crieries

Et, couvrant de son bruit les querelles des gars,
Les mêle tous dans des fureurs de sauteries.
On se calme, on rigole, on trinque entre pochards,
Les femmes à leur tour se chauffent et se soulent,

L'acide du désir charnel brûlant leur sang,
Et dans ces flots de corps sautants, de dos qui houlent,
L'instinct lâché devient à tel point rugissant
Qu'à voir garces et gars se débattre & se tordre,
Avec des heurts de corps, des cris, des coups de poings,
Des bonds à s'écraser, des rages à se mordre,
À les voir se rouler ivres-morts dans les coins,
Se vautrant sur le sol, se heurtant aux bossages,
Suant, l'écume blanche aux lèvres, les deux mains
Les dix doigts, saccageant & vidant les corsages,
On dirait – tant ces gars fougueux donnent des reins,
Tant sautent de fureur les croupes de leurs gougues –
Des ardeurs s'allumant au feu noir des viols.

Avant que le soleil n'arde de flammes rouges,
Et que les brouillards blancs ne tombent à pleins vols,
Dans les bouges, on met un terme aux souïeries.
La kermesse s'épuise en des accablements,
La foule s'en retourne, et vers les métairies
On la voit disparaître avec des hurlements.
Les vieux fermiers aussi, les bras tombants, les trognes
Dégoutantes de la bière et du vin sablés,
Gagnent avec le pas zigzaguant des ivrognes,
Leur ferme assise au loin dans une mer de blés.
Mais au creux des fossés que les mousses veloutent.
Parmi les plants herbus d'un enclos maraîcher,
Au détour des sentiers gazonnés, ils écoutent
Rugir encor l'amour dans des festins de chair.
Les buissons semblent être habités par des fauves.
Des accouplements noirs bondissent par-dessus
Les lins montants, l'avoine en fleur, les trèfles mauves,
Des cris de passion montent ; on n'entend plus
Que des spasmes râlant auxquels les chiens répondent.

Les vieux songent aux ans de jeunesse & d'ardeurs.
Chez eux, mêmes appels d'amour qui se confondent.
Dans l'étable où se sont glissés des maraudeurs,

Où la vachère couche au milieu des fourrages,
Dans l'auge, dont les gars font choix pour le déduit,
Mêmes enlacements, mêmes cris, mêmes rages,
Mêmes fureurs d'aimer rugissant dans la nuit.
Et dès qu'il est levé, le soleil, dès qu'il crève
De ses boulets de feu le mur des horizons,
Voici qu'un étalon, réveillé dans son rêve,
Hennit & que les porcs ébranlent leurs cloisons
Comme allumés par la débauche environnante ;
Crête pourpre, des coqs se haussent sur le foin
Et sonnent le matin de leur voix claironnante ;
Des poulains attachés se cabrent dans un coin ;
Des chiens bergers, les yeux flambant, guettent leurs
 lices ;
Et les naseaux soufflants, les pieds fouillant le sol,
Des taureaux monstrueux ascendent les génisses.

Alors vautrés aussi dans leur rut d'alcool,
Le sang battant leur cœur & leurs tempes blêmies,
Le gosier desséché de spasmes étouffants,
Et cherchant à tâtons leurs femmes endormies,
Eux, les fermiers, les vieux, font encor des enfants.

Marines

I

Au temps de froid humide & le vent nasillard,
Les flots clairs s'étamaient de gris & de brouillard,
Et traînaient à travers les champs de verdure sale,
Leur cours se terminant en pieuvre colossale.

Les roseaux desséchés pendaient le long du bord,
Le ciel, muré de nuit, partout, du Sud au Nord,
Retentissait au loin d'un fracas d'avalanches ;
Les neiges vacillaient dans l'air, flammèches blanches.

Et sitôt qu'il gelait, des glaçons monstrueux
Descendaient en troupeau large & tumultueux,
S'écrasant, se heurtant comme un choc de montagnes.

Et lorsque les terreaux & les bois se taisaient,
Eux s'attaquaient l'un l'autre, & craquaient, &
grinçaient,
Et d'un bruit de tonnerre ébranlaient les campagnes.

II

Au sortir des brouillards, des vents & des hivers,
Le site avait les tons mouillés des aquarelles ;
L'Escaut traînait son cours entre les iris verts
Et les saules courbant leurs branches en ombrelles ;

Il coulait clair & blanc dans les limpidités,
Et les oiseaux chantaient parmi les oseraies ;
Il coulait clair dans les splendeurs & les gaietés
Et mirait les hameaux, tête en bas, dans les baies.

Là, sous la chaleur neuve & la clarté d'éveil,
Des chalands goudronnés luisaient dans le soleil.
Des vapeurs ameutaient les flots lents de leurs roues,

Des mâts se relevaient : focs, misaines, beauprés,
Et les voiliers géants dressaient sur l'eau leurs proues,
Où des nymphes en bois bombaient leurs seins dorés.

III

Sur le fleuve, rempli de mâts & de voilures,
Un ciel incandescent tombait de tout son poids.
Et gerçait & grillait le sol de ses brûlures,
En jetant tout son feu de sulfure & de poix.

Près des digues, bouillaient le limon & la vase ;
Les pointes des roseaux s'aiguisaient de clartés,
Et les vaisseaux craquaient du sommet à la base,
Sous l'accablant fardeau de ces torridités.

Plus loin, près d'une passe où le courant s'ensable,
Émergeaient, s'étiraient, de jaunes bancs de sable,
Que des oiseaux, l'aile au soleil, tachaient de blanc ;

Le site entier chauffait dans un air de fournaise
Et semblait menacé d'un embrasement lent,
Et les flots criblés d'or charriaient de la braise.

IV

En automne, saison des belles pourritures,
Quand au soir descendant le couchant est en feu,
On voit au bas du ciel, d'immenses balayures
De jaune, de carmin, de vert pomme & de bleu.

Les flots traînent ce grand horizon dans leurs moires,
Se vêtent de ses tons électriques & faux,
Et sur fond de soleil, des barques toutes noires,
Vont comme des cercueils d'ébène au fil des eaux,

Les voix du jour mourant, funèbres & lointaines,
Roulent encor dans l'air avec le vent des plaines
Et les sons d'angélus tintant de tour en tour ;

Mais tous bruits vont mourir, & mourir toutes flammes,
L'appel des passeurs d'eau va se taire à son tour...
Voici qu'on n'entend plus qu'un bruit tombant de rames.

À MAITRE CAMILLE LEMONNIER

Amours de gars

I

Chaque dimanche, ils ont aux lèvres même aveu.
Et d'un ! fait l'amoureux en baisant l'amoureuse.
Et de deux ! Et de trois ! Voyez-les. Dans le bleu
De l'étang qui le long du sentier vert se creuse.
Les voici garce & gars, qui passent reflétés.
Elle a, la belle fille, un jupon court tout rouge,
Des mains à doigts rugueux, des bras bien ajustés.
Toute grasse, sa gorge est là, qui s'enfle & bouge,
Les deux seins secoués dans le corsage brun.
Et lui, sachez qu'il est le gars de la commune,
Truellé, maçonné, construit comme pas un,
Qu'il a des poings sonnants s'il n'a pas de fortune.
Bâtard d'un vieux fermier, mort ivrogne, – autrefois

Il peinait chez sa belle, à vingt sous la journée ;
Ils s'adoraient déjà tous deux en tapinois,
Éprouvaient à se voir leur chair aiguillonnée.
Souvent, comme elle était aux foins, il lui parlait,
Lui glissant dans le cou quelque grosse bêtise
Avec un bref baiser pour rire – & détalait.
C'était de part & d'autre une égale feintise,
Mêmes timidités à se montrer leur jeu.
Elle pourtant, n'avait au cœur que mariage :
Ils vivraient l'un de l'autre en dépensant fort peu ;
Ils feraient des enfants joufflus, sans alliance ;
Ils auraient métairie avec cour au milieu,
À côté d'un champ d'orge & d'un carré de trèfles ;
Puis un verger, près du logis en contrebas,

Bariolé de coings, de prunes & de nèfles ;
Deux vaches dans l'étable & de l'or dans un bas.

C'était son rêve, un rêve ardent de paysanne,
Qu'un jour, n'y tenant plus, elle lui fit tout haut.



À les voir si souvent ensemble, l'on cancanne,
On les suit, on claboude, on rit d'un air finaud.
Mais que leur vaut le bruit bête de ces parlottes
S'ils ont la volupté de se sentir à deux ?
Que lui font l'œil mauvais & les cris des bigotes,
Quand au soir descendant, le long du chemin creux,
Il la sent s'allumer de charnelles tendresses,
Qu'il l'étreint contre lui, regarde longuement
Son cou large, où sont fait des coins pour les caresses,
Ses yeux, d'où sort l'ardeur de son embrasement ;

Qu'elle vibre & s'affole & s'offre tout entière,
Que la rage d'aimer l'enflamme, qu'elle veut.
Tant le sang de son cœur lui brûle chaque artère,
Tant hurlent ses désirs & ses instincts en feu,
Ne faire de son corps qu'une table dressée,
Où son gars mangerait & boirait jusqu'au jour,
La bouche gloutonnante & la manche troussée,
Tout un festin de chair, de jeunesse & d'amour !
Et pendant qu'il la chauffe, ils vont par les saulaies,
Par les sentiers moussus, faits pour s'en aller deux,
Ils vont toujours, tirant les feuilles hors des haies,
Les mordant avec fièvre & les jetant loin d'eux.
Il confie en riant ce qui troublait sa tête,
Avant qu'il n'eût espoir certain de l'épouser,
Il se rappelle encor – tout comme elle – la fête
Où de force il plaqua ses lèvres d'un baiser.
Mais c'est elle à présent qui s'en poisse la bouche,
Qui s'en soûle & s'en gave aux godaillies d'amour,

Au grand air, sous l'éclat du soleil qui se couche
Et dans le rouge adieu de la nature au jour.

Et d'un commun accord, sans pourtant se rien dire,
Au coude d'un chemin menant droit aux fouillis,
Le cœur battant son plein, le visage en sourire,
Ils cherchent où s'asseoir dans l'épais des taillis.
Et près d'un blond carré d'orge, dans la verdure
Fraîche & mollette encore & gazouilleuse au vent,
Ils dénichent comme au hasard, une encoignure
Faites d'un bois derrière & de buissons devant,
Un coin calme, où bruit seule parmi l'épeautre,
La respiration onduleuse des blés.
Se regardant toujours & s'attirant l'un l'autre,
Ils se sont abattus, haletants & troublés.
Et c'est alors un cri des sens, une fringale,
Un assouvissement de désirs & d'instincts,
Un combat chair à chair de gouge avec son mâle,
Des étreintes de corps à se briser les reins,
Des vautrements si fous que l'herbe en est broyée
Comme après un assaut de vents & de grêlons,
Les buissons cassés net & la terre rayée
D'un grattage lascif de pieds & de talons.

Elle sert de sa chair autant qu'il en demande,
Sans crier, se débattre ou simuler des peurs,
Ne craignant même plus que le village entende,
L'explosion d'amour, qui saute de leurs cœurs.
Ils songent aux fureurs échauffantes des bêtes,
Aux printemps allumant l'ardeur dans les troupeaux,
Aux chevaux hennissants, aux vaches toujours prêtes
À se courber au joug amoureux des taureaux.
Et lui, – roi de ce corps pâmé, lui, maître d'elle,
Le choisi, parmi tous, pour mener le déduit,
La voyant dans ses bras frissonner comme une aile
Sent son orgueil de gars puissant monter en lui.
Ses assauts enfiévrés sont comme un choc de rafales

Traversent la fureur de leurs accouplements,
Ses spasmes ont des cris plus profonds que des râles,
Son rut bondit sur elle avec des jappements,
Il voudrait l'accabler dans une ardeur plénière,
Et lui broyer les sens sous des poids de torpeur,
Et ce débordement de leur lutte dernière
Devient rage à tel point que leur amour fait peur.

Après l'ébruitement du scandale au village,
Après de longs refus brutaux, un temps viendra,
Où les parents vaincus voudront le mariage ;
Et l'amant d'aujourd'hui, son gars aimé, sera
Le même qu'on verra venir le jour des noces,
Lui donner l'anneau d'or & conduire à l'autel,
Orné de cierges neufs & de roses précoces,
Ses vingt ans agités du frisson maternel.

Les vieilles

Les chairs, les belles chairs en fleur des gouges mortes,
Jeunes encore, où vont-elles ? Et qui de nous,
Les verra resplendir ailleurs, rouges & fortes,
Et les adorera, toujours à deux genoux ?
Souvent, lorsque Juillet flamboie, on rêve d'elles,
De leurs beaux corps défunts, qu'on a connus jadis,
Et plus haut que ne va le vol des hirondelles,
Près des deux, on croit voir de lointains paradis
Embrases de lumière & tapissés de nues,
Où l'œil vainqueur, les seins sortis du corset d'or.

Des anneaux de rubis cerclant leurs jambes nues.
Le front plaqué d'un feu de soleil qui s'endort,
Les gouges dans leur gloire ardente se promènent.
Ah ! celles-là, du moins, ont bien fait de mourir,
Avant que les laideurs & les maux se déchaînent
Sur leur être superbe & trop beau pour souffrir.
Mais d'autres que voilà, toutes celles que l'âge

Courbe, casse, salit, ruine & rabougrit,
Qui subissent, l'échine en deux, le vasselage
Du cerveau qui s'ébête & du cœur qui pourrit
Qui ne veulent crever, quoique jaunes, flétries,
Qui s'accrochent au monde & se sèchent d'aigreur,
Bien que les temps soient là des voluptés taries,
Sont celles que je hais, celles qui font horreur !
Ah chair de vieilles, chair veule, rêche, moisie,
Mauvaise chair, tout au plus bonne pour les vers,
Pourquoi ne pas, avant la sinistre étiologie,
Purger de tes humeurs séniles, les champs verts,
De ta lèpre l'air frais, & de ta jalousie
Les beaux soirs, le soleil & les chemins d'amour ?

Chair puante, pourquoi salir de toi la terre,
Et qu'avons-nous besoin de ta hideur ? – Le jour !
Vois donc comme il jaillit flamboyant d'un cratère
D'aube, comme il émaille en bleu les cieux ardents,
Comme il rosit au front l'enfance & la jeunesse !
Pour vous, vieilles, le jour, c'est le masque sans dents,
C'est la paupière où du pus congelé se presse,
Faisant comme une plaie à chacun de vos yeux,
C'est le menton piqué de poils roux, c'est la teigne
Qui ronge par endroits le gris de vos cheveux,
C'est un cancer, servant à vos faces d'enseigne,
Ce sont vos deux sourcils raclés, ce sont vos seins
Clapotant sur les flancs leur flic flac de vessie
Vide, ce sont vos bras osseux, ce sont vos reins,
Vos doigts, vos mains, vos pieds gonflés d'hydropisie,
C'est votre corps entier, gluant, lépreux, perclus,
Carcasse répandant une telle asphyxie,
Que les chiens de la mort n'en voudront même plus !

Aux flamandes de Rubens

Au grand soleil d'été qui fait les orges mûres,
Et qui bronze vos chairs pesantes de santé,

Flamandes, montrez-nous votre lourde beauté
Débordante de force & chargeant vos ceintures.

Sur des tas de foin sec & fauché, couchez-vous !
Vos torses sont puissants, vos seins rouges de sève,
Vos cheveux sont lissés comme un sable de grève,
Et nos bras amoureux enlacent vos genoux.

Laissez-vous adorer, au grand air, dans les plaines,
Lorsque les vents chauffés tombent du ciel en feu,
Qu'immobiles d'orgueil, au bord de l'étang bleu,
Dans les midis vibrants & roux, trônent les chênes.

Au temps où les taureaux fougueux sentent venir
L'accès du rut, la fièvre affolante, hagarde,
Lorsque dans les vergers des fermes, on regarde
Les jeunes étalons, le cou tendu, hennir ;

Lorsque l'immense amour dans les cœurs se décharge,
Lorsqu'ils s'enflent au souffle intense de la chair,
Comme s'ouvre la voile aux rages de la mer,
Aux assauts redoublés d'un vent qui vient du large.

Telles, avec vos corps d'un éclat éternel,
Votre œil miroitant d'or, votre gorge fleurie,
Nous vous déifions, femmes de la patrie,
Qui concentrez en vous notre Idéal charnel.



Papivore ou numérivore ?

Ligaran vous propose
plusieurs formes d'éditions :

- Papier grands caractères
- Numérique gratuite
- Numérique à petit prix

**Retrouvez
notre catalogue
en cliquant [ici](#).**